



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

29 | 2000  
Varia

---

### Jean TERRASSE, *Le Temps et l'espace dans les romans de Diderot*

Pierre Chartier

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/244>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2000

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Pierre Chartier, « Jean TERRASSE, *Le Temps et l'espace dans les romans de Diderot* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/244>

---

Propriété intellectuelle

établit entre les trois types d'abstraction intervenant successivement dans le processus de formation des idées abstraites : une « abstraction par analyse » (du donné empirique) qui conduit l'esprit directement, sans passer par une quelconque induction de type baconien, la considération des propriétés générales des corps ; une « abstraction par suspension » (de la matérialité du monde) qui permet d'accéder à l'idée d'étendue géométrique (on apprend à cet égard que D'Alembert, sans doute à son insu, « retrouve la vieille théorie de l'espace imaginaire » (p. 58) déjà formulée par Hobbes dans le *De Corpore*) ; une abstraction par substitution (des signes aux objets), enfin, qui mène à l'arithmétique et à l'algèbre. De même, on suivra avec intérêt l'étude du processus, inverse de l'abstraction, par lequel l'esprit recompose progressivement le réel. M. Malherbe souligne, à juste titre, que cet « ordre descendant » (p. 67) ne permet pas de reconduire jusqu'au donné empirique initial. D'où la rupture fondamentale que représente au sein de l'épistémologie dalembertienne, la dualité de méthode entre les sciences physico-mathématiques, qui établissent entre les phénomènes des rapports abstraits, donnant prise au calcul et à la déduction, et la physique expérimentale, laquelle se contente de collecter les faits et de poser entre eux des rapports simplement naturels.

L'analyse consacrée à la deuxième partie du *Discours*, enfin, met en évidence la présence, chez D'Alembert, d'« une conception radicalement discontinuiste de l'histoire » (p. 73). Si sa croyance au progrès ne fait guère de doute, elle ne postule cependant en aucune façon que celui-ci obéisse à un développement régulier et méthodique. L'avancée des connaissances apparaît au contraire, dans le *Discours*, comme l'effet de révolutions soudaines, de brusques secousses trouvant leur origine dans l'action de quelques rares génies, disséminés ça et là dans le cours des siècles. Aussi ne faut-il pas attendre que l'*Encyclopédie* se substitue à l'intervention irremplaçable des inventeurs. Comme le montre l'auteur, elle constitue, dans l'esprit de D'Alembert, un simple « instrument de diffusion » (p. 76) pouvant sans doute créer le milieu propice au progrès, mais non un outil d'invention, susceptible d'engendrer le progrès lui-même.

Le travail de M. Malherbe, d'une manière générale, apporte donc une contribution remarquable à la réévaluation de l'œuvre philosophique de D'Alembert. Il apparaît clairement, à la lecture de ce commentaire et des notes qui l'accompagnent, que le collaborateur de Diderot mérite effectivement d'être considéré comme un penseur de premier plan : non seulement parce qu'il fut le porte-parole le plus rigoureux de l'entreprise encyclopédique, mais aussi en tant qu'il se montre, sur bien des points, un analyste lucide, capable de hisser l'exigence de clarté et de précision jusqu'à la hauteur d'un authentique sens critique.

Alain FIRODE

Jean TERRASSE, *Le Temps et l'espace dans les romans de Diderot*, Voltaire Foundation, Oxford, 1999, 180 p.

Lorsqu'il referme le livre de Jean Terrasse sur le temps et l'espace dans les romans de Diderot, le lecteur ne peut se départir d'un sentiment mêlé. Ce travail sérieux et documenté ne laisse pas de déconcerter. Certes, le nombre des références critiques impressionne, mais leur disposition très morcelée, pointilliste, déçoit ; les citations de tel ou tel critique — nord-américain en particulier — intéressent, mais l'absence de commentateurs majeurs, comme Jacques Proust, inquiète ; le recours

à Augustin, Hegel, Paul Ricœur ou Georges Poulet pourrait rassurer, mais ils apparaissent de manière si ténue, si secondaire, si peu accordée à l'importance de leur réflexion, que l'on se sent désarmé. Passe encore de faire du *Neveu de Rameau* un « roman ». Malgré l'extension du terme, on a du mal à suivre l'auteur sur ce terrain : et, bien sûr, l'enquête sur la temporalité propre à cette « satire » s'achève sur un constat négatif. Mais enfin, soit...

En revanche, comment voir dans le subjonctif imparfait de la phrase : « Cucufa est un vieil hypocondriaque qui, craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide » une forme qui « tout en respectant la concordance, rappelle que le personnage appartient au passé » (p. 21) ? Comment, plus encore, laisser de côté, à propos de *La Religieuse*, la « bévue » centrale, depuis longtemps repérée et abondamment commentée, de cette lettre que la mère mourante écrit à Suzanne et dont elle se félicite de l'avoir cachetée et envoyée *la veille* pour la soustraire aux mauvaises sœurs ? Ici le temps et l'espace, étrangement malmenés par le romancier, sont concernés au premier chef.

Comment, en outre, nommer ici et là ce roman une *mystification*, alors qu'il en est le prolongement auto-mystificateur si l'on veut, mais nullement l'exercice, que la « Préface-annexe » renouvelle dans une ambiguïté extrême en 1770 puis 1780. Ce livre a une histoire, complexe certes, qui permettrait de ne pas utiliser trop vite les notions si délicates de « réalisme », versus « illusion » ou « vérité morale »... De même, il est difficile de nommer sans autre forme de procès « matérialisme » le cynisme amoraliste de Jean-François Rameau, surtout après avoir pris soin de donner quelques références à la position philosophique de Diderot (p. 98 sq.). Jean Fabre, dans la préface de sa mémorable édition critique, était au moins clair là-dessus. Le matérialisme de *Moi*, et de Diderot, raisonnable et inquiétant, se trouvait selon lui « sauvé » par la salutaire et amoral folie de *Lui* : condition de la valeur « esthétique » de l'œuvre... Cela se discute, ô combien, mais — loin d'opposer radicalement deux « espaces infranchissables » (p. 71) — l'interaction dialectique *Moi/Lui* y était reconnue au plus haut.

Malaise, donc : alors même que l'étude de Jean Terrasse est attentive, richement informée, et en plus d'une occasion pertinente, le lecteur se sent désarçonné par l'absence d'une réflexion globale, d'une discussion suivie, d'un point de vue général sur une question aussi importante et décisive que la représentation du temps et de l'espace dans quelques textes relevant de la *mimesis* classique. On appelait autrefois cela « problématiser » une question. On avait raison, et on peut continuer à le dire aujourd'hui. Car ici le défaut de problématique, comme ailleurs son abus, fait problème.

Un dernier mot, sur *Jacques le Fataliste*. C'est un texte, un roman si on préfère, qui fait *rire*, qui est *gai*, et c'est un texte philosophique nullement fantaisiste. Voilà une autre donnée de la problématique de la représentation classique selon Diderot, qui mérite quelque effort de conceptualisation, sans se prendre au sérieux bien sûr plus qu'il ne faut. Où l'on retrouve les pièges amicaux de la mystification...